

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[167. Val-Richer, Lundi 22 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

167. Val-Richer, Lundi 22 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [histoire](#), [Histoire \(Etats-Unis\)](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait](#), [Presse](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1838-10-22

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Est-ce que si vous étiez bien parfaitement sûre que le mal de votre situation vient de gens incurables en effet, bien vraiment incurables, cela ne vous calmerait pas au lieu de vous agiter ?

Publication Inédit

Information générales

Langue Français

Cote

- 471, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), IV/321-325

Nature du document Lettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Lundi 22 oct. 7 heures et demie N°167

Est-ce que si vous étiez bien parfaitement sûre que le mal de votre situation vient de gens incurables en effet, bien vraiment incurables cela ne vous calmerait pas au lieu de vous agiter ? Excepté les peines de cœur auxquelles la nécessité, l'inévitabilité n'est pas du tout un remède, je ne connais rien d'aussi calmant que la certitude qu'il n'en peut être autrement. Il me semble que j'ai une infinité de choses, et de très bonnes choses à vous dire sur cela. Mais je ne les dirai pas de loin. Rien n'est bon de loin. Bientôt nous serons près. En attendant, je pense sans cesse à vous. Telle vous voyez Mad. de Talleyrand, telle elle a été toujours. Seulement, quand elle avait M. de Talleyrand derrière elle, cela paraissait moins. Elle ne prendra pas l'aplomb qu'elle cherche. Elle a trop d'esprit pour ne pas s'apercevoir qu'il lui manque, et pas assez de hauteur, de suite dans le caractère pour l'acquérir. Rien n'est pire que de connaître en vain son mal. Quand on n'en peut guérir, il faut l'ignorer.

Je vous ai demandé une fois, si vous preniez quelque intérêt aux Etats-Unis, à quoi vous n'avez pas répondu. Il faut bien que j'y prenne intérêt puisque je m'en occupe. Mais Washington à part, il m'est arrivé, les jours derniers de Boston une nouvelle et grande quarterly review qui ma fort étonné, tant j'y ai trouvé d'esprit, de bon et presque de grand esprit quoique un peu enthusiastic and unexperienced. C'est très supérieur à tout ce que j'avais vu de là. L'auteur est un M. Greene, jusqu'ici inconnu, pour moi du moins. Je prends un vrai plaisir à découvrir dans le monde un homme de plus. un homme, c'est un monde.

On m'écrit qu'une affaire à laquelle vous n'avez certainement jamais pensé devient pour le Cabinet un assez gros embarras, l'affaire des sucres. Vous ne savez peut-être pas qu'il y a deux sucres, deux sucres en guerre, le sucre de canne et le sucre de betterave. Ils veulent absolument. ou qu'on leur sacrifie leur rival ou qu'on les mette d'accord. Malgré, son talent de conciliation, M. Molé n'en peut venir à bout. Il y a là quelque chose de plus à faire que de donner des paroles à droite et à gauche. Les intérêts sont en présence, très positifs et très animés. Ils exigent qu'on ait un avis, une volonté. M. Duchâtel m'écrit qu'on a trouvé cette exigence par trop forte, et qu'on n'aura, ni volonté, ni avis. Je vous mande tout ce qu'on me mande. A propos de M. Duchâtel, sa femme vient d'accoucher d'un garçon. Il est bien content.

Vous ne vous doutez pas du petit plaisir que j'ai à regarder ce matin par ma fenêtre. Il fait beau, s'il n'avait pas fait beau, j'aurais eu sur les bras, pendant quatre ou cinq heures, entre les quatre murs de mon salon, les vingt hôtes que j'attends de Lisieux à déjeuner. Grace au soleil, je pourrai les mettre dehors, je veux dire les promener.

10 heures

Je ne reçois pas une ligne de vous, je ne pense pas une fois à vous sans que mon désir de me retrouver auprès de vous redouble. Enfin, j'approche. Je vous aime bien tendrement. Je ne puis pas pour vous ce que je voudrais ce que je pourrais pas la millième partie, mais enfin, de près, je puis quelque chose, je fais quelque chose. Votre tristesse me pèse bien plus quand je ne la vois pas. Je serai triste avec vous. Je serai gai pour que vous ne soyez pas triste. Je veux vous faire un peu de bien. Je

vous aime trop pour ne pas vous faire du bien. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 167. Val-Richer, Lundi 22 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-10-22

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 01/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1596>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreLundi 22 octobre 1838

Heure7 heures et demie

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

n° 167

Lundi 22 octo - 7 heures et demie

477

49

Est ce que, si vous étiez bien
parfaitement sûr que le mal de votre situation n'est de
génie incurable en effet, bien vraiment incurable, cela ne vous
calmerait pas, au lieu de vous agiter? Excepté les peines de
ceux, auxquelles la nécessité, l'inévitabilité n'est pas du tout
un remède, je ne connais rien d'autre calmant que la constitude
quid non, peut être autrement. Il me semble que j'ai une
infinité de chose, et de très bonne chose à vous dire sur
cela. Mais je ne le dirai pas de loin. Rien n'est bon de
loin. Bientôt nous serons près. En attendant, je prie au
cœur à vous.

Telle vous voyez Mme de Talleyrand, telle elle a été
toujours. Soudain, quand elle avait M^e de Talleyrand
derrière elle, cela paraissait moins. Elle ne prendra pas
l'aplomb quelle chose. Elle a trop d'esprit pour ne pas
s'apercevoir qu'il lui manque, et par以致 de hauteur &
de suite dans le caractère pour l'acquerir. Rien n'est pire
que de commettre en vain son mal. Lorsqu'on n'en peut
que faire l'ignorance.

J vous ai demandé une fois si vous preniez quelque
intérêt aux Etats-Unis, à quoi vous n'avez pas répondu. Il

faire bien que j'y prevois. intérêt puisque je m'en occupe. Mais Washington à part, il m'est arrivé les jours derniers de Boston une nouvelle et grande quarterly review qui m'a bien étonné, telle j'y ai trouvé l'esprit, de bon et presque de grand esprit, quoique un peu enthusiastic and unexperienced. C'est très supérieur à tout ce que j'avais vu de là. J'aurais en un M^r Greene, jusqu'à incrédule, pour moi du moins. Je prends un vrai plaisir à découvrir dans le monde un homme de plus. Un homme, c'est un monde.

On m'évoit qu'une affaire, à laquelle vous n'avez certainement jamais j'aimais penser, devient pour le cabinet un assez gros embarras, l'affaire des Sucre. Vous ne savez peut-être pas qu'il y a deux Sucre, deux Sucre en guerre, le Sucre de Canne et le Sucre de betterave. Il faudrait absolument que l'un des deux sacrifie leur rival ou qu'ils mettent d'accord. Malgré son talon de conciliation, M^r Mole n'en peut venir à bout. Il y a là quelque chose de plus à faire que de donner des paroles à droite et à gauche. Les intérêts sont en présence, très-potentiels et très animés. Il exige que l'un ait un avis, une volonté. M^r Duchâtel m'évoit qu'on a trouvé cette exigence pas trop forte, et qu'on n'a pas ni volonté ni avis. Je vous manderai tout ce qu'on me mander.

À propos de M^r Duchâtel, je lui ai écrit d'accoucher d'un garçon. Il est bien content.

Vous ne vous sentez pas, du petit plaisir que j'ai à regarder
le matin par ma fenêtre. Il fait beau. S'il n'avait pas
fait beau, j'aurais pu, sur le bras, prendre quatre ou cinq
heures, entre les quatre murs de mon salon, les vingt huit,
que j'attends de dîner à déjeuner. Grâce au Soleil, je
peux, le matin dehors, je veux dire les promenades.

Le matin.

J'en reçois pas une ligne de vous, je ne pense pas une fois
à vous, tant que mon désir de me retrouver auprès de vous
redouble. Enfin, j'approche. Je vous aime bien tendrement.
Je ne puis pas pour vous, ce que je voudrais, ce que je pourrai,
pas, la meilleure partie; mais enfin, le plus, je puis quelque
chose, je fais quelque chose. Votre tristesse me pèse bien plus
quand je ne la vois pas. Je serai triste avec vous. Je serai
gai pour que vous ne soyiez pas triste. Je veux vous faire
un peu de bien. Je vous aime trop pour ne pas vous faire
du bien. Adieu. Adieu.

muchas